

# Traduction et Communication orientée

**Mathieu GUIDERE**

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE (ETI, SUISSE)

## Résumé

---

La communication orientée désigne une forme de communication caractérisée par une direction particulière de la signification qui s'y trouve manifestée. Elle dépend du mode de combinaison des conceptions et des perceptions, ainsi que de l'intention du locuteur. Face à ce type de communication, le traducteur dispose de plusieurs options ayant chacune des avantages et des inconvénients auxquels il doit être attentif. Adoptant une perspective traductologique, cet article explore, de façon méthodique, ces différents choix de communication et démonte les mécanismes par lesquels la traduction peut changer l'orientation communicationnelle du message original en passant d'une langue-culture à une autre. La connaissance des différentes stratégies de traduction permet ainsi de mieux prévenir les éventuelles dérives d'interprétation et les risques de manipulation réalisés sous l'effet de l'idéologie.

## Mots-clés

---

Traduction, interprétation, communication, discours, stratégie, idéologie, orientation, manipulation.

## Abstract

---

Embedded communication is a type of communication characterized by a particular direction of meaning that is manifested therein. It depends on the combination of conceptions and perceptions, as well as on the speaker's intention. Faced with this type of communication, the translator has several options, each with advantages and disadvantages to which he must be attentive. Adopting a translational perspective, this article methodically explores these different choices and dismantles the mechanisms by which translation can change the communication orientation of the original message by moving from one language-culture to another. Thus knowing the various translation strategies makes it possible to better prevent possible drifts in interpretation and the risks of manipulation carried out under the effect of ideology.

## Key Words

---

Translation, Interpretation, Communication, Discourse, Strategy, Ideology, Orientation, Manipulation.

Cet article a été initialement publié dans l'ouvrage collectif éponyme (*Traduction et communication orientée*, 2009). Il est reproduit ici avec l'aimable autorisation de l'auteur et directeur de cet ouvrage (*Mathieu Guidère*).

## Introduction

L'orientation communicationnelle désigne le sens dans lequel le(s) locuteur(s) souhaite(nt) que soit interprété son/leur message. Pour cela, il existe des techniques et des procédés discursifs qui permettent d'inscrire un point de vue dans la communication et de viser plus particulièrement tel ou tel public ou audience.

Selon le contexte de communication, le message peut avoir une orientation positive ou négative, en fonction du type de verbes employés, de noms communs ou d'expressions utilisées dans le discours. Ainsi, lorsque un message est diffusé, il affiche une certaine orientation suivant le point de vue ou l'angle idéologique à partir duquel il est conçu et envisagé. Cette orientation peut être simplement culturelle, c'est-à-dire qu'elle affiche les spécificités relatives à une langue-culture particulière dans l'expression du sens et des intentions. Elle se manifeste ainsi dans les mots sélectionnés, les formulations choisies et les arguments développés. Il n'existe pas ainsi de contenu véritablement neutre en matière de communication, mais seulement des orientations plus ou moins marquées culturellement, politiquement ou idéologiquement.

Dans leurs travaux sur l'argumentation, Anscombe et Ducrot avaient démontré l'importance du contexte d'énonciation dans la détermination du sens induit (Ducrot, 1991 : 191-220). Pour eux, « connaître le sens d'un mot, c'est savoir quels *topoi* lui sont fondamentalement attachés. » (Anscombe, 1995 : 44).

Au plan strictement lexical, les *topoi* s'apparentent à des sèmes positifs ou négatifs énoncés selon les contextes.

Ainsi, par exemple, déclarer « c'est un mauvais calcul », revient certes à faire une assertion sur l'action entreprise mais surtout à accomplir un acte d'argumentation basé sur un jugement défavorable, dont la conclusion logique sera : « Je te déconseille de faire cela ».

Il semble ainsi que tous les énoncés *évaluatifs*, qu'ils soient *appréciatifs* ou *dépréciatifs*, possèdent une orientation argumentative dont le sens dépend de « la classe de conclusions suggérées au destinataire » (Anscombe et Ducrot, 1983 : 149).

En plus du contenu informatif du message, cette orientation argumentative sert à entraîner le destinataire dans telle ou telle direction ou à faire admettre telle ou telle conclusion, à partir des faits représentés d'une certaine manière.

En somme, *signifier* c'est orienter le sens vers une certaine conclusion : « L'orientation argumentative est le produit d'un acte spécifique qui est l'acte d'orienter argumentativement un énoncé, acte qui impose à l'interlocuteur une procédure interprétative précise, à savoir satisfaire les instructions argumentatives ; tel opérateur argumentatif ou tel connecteur argumentatif donne tel type d'indication sur l'orientation des énoncés qu'il modifie ou articule » (Moeschler, 1985 : 66).

Ainsi, définir le sens d'un message revient avant tout à étudier les « opérateurs » et les « connecteurs » qui indiquent son orientation argumentative. Ceux-ci sont de divers types : des conjonctions de coordination (*mais, ou, et, donc, or, ni, car*, en français), des conjonctions de subordination (*comme, bien que, alors que, pour que, etc.*), des adverbes de

toutes sortes. Par exemple, les adverbes « presque, au moins, pas moins de, guère moins de » indiquent une orientation positive et méliorative, tandis que les adverbes « à peine, seulement, pas tout à fait, pas plus de, moins de, un peu moins de, guère plus de, au plus » induisent un effet négatif et dépréciatif.

Il existe ainsi, en français comme dans d'autres langues, des connecteurs qui ordonnent la réalité référentielle (connecteurs temporels et spatiaux) et d'autres qui marquent les articulations du raisonnement (connecteurs argumentatifs, énumératifs et de reformulation), des connecteurs temporels (antériorité, simultanéité, postériorité), spatiaux (ici, là, en haut, devant, à gauche, plus loin), adversatifs (introduisent une opposition : or, mais, pourtant, en revanche, par contre, alors que, toutefois, bien que, d'un côté, d'un autre côté), concessifs (toutefois, néanmoins, cependant), conclusifs (c'est pourquoi, donc, ainsi, en effet, aussi, en conséquence, par conséquent, alors...), explicatifs (parce que, car, puisque, en effet).

Analyser ces outils discursifs permet de déterminer la conclusion que le message est censé servir, c'est-à-dire les implications communicationnelles à l'émission comme à la réception du message.

Aussi, lorsque le traducteur est confronté à un message particulier, il dispose de plusieurs options pour le traiter : soit il procède à la transposition pure et simple de l'orientation du message initial, prolongeant ainsi les conceptions, les perceptions et les intentions de la source ; soit il procède à la neutralisation de cette orientation communicationnelle afin d'éviter une mauvaise compréhension ou une perception faussée du message ; soit il

modifie l'orientation du message afin que le contenu expressif et idéal corresponde mieux aux cadres et aux attentes du public cible.

Quelle que soit l'option choisie, le traducteur doit agir en connaissance de cause et se comporter comme un véritable communicateur, c'est-à-dire comme un langagier ayant pour fonction principale la médiation entre la source et la cible du message pour le maintien du dialogue. L'importance de cette fonction (préservation de la communication) peut varier suivant les contextes politiques, sociaux et culturels, mais elle doit constituer le fil conducteur dans tous les types de communication interlinguistique et interculturelle. C'est pourquoi elle mérite une attention particulière et une analyse approfondie de ses fondements et de ses procédés.

### **De la traduction à la communication**

Le traducteur n'est pas né communicateur, il l'est devenu sous l'effet de l'évolution technologique et sociologique. Pendant longtemps, il s'est contenté d'être un homme « invisible » cantonné dans les activités de transcodage linguistique. Mais avec l'essor de l'Internet et de la société de l'information, il a été amené à intégrer dans son travail une part de plus en plus grande de communication.

L'idée que la traduction était un acte de communication qui a lieu entre deux ou plusieurs langues apparaît au début des années 1990. Avec l'essor des sciences de l'information, s'affirme progressivement une approche communicationnelle de la traduction jusqu'à donner lieu à des cursus de formation institutionnalisés portant sur la communication multilingue. Ces formations sont marquées par les études culturelles et par l'intégration des sciences de la communication,

mais elles peinent à mettre en place un cadre d'étude spécifique et cohérent.

Pourtant, la traduction n'est pas une fonction parmi d'autres de la communication interlinguistique, et le traducteur est loin d'être un simple relais de l'émetteur initial d'un message stable et évident. Il est un véritable médiateur qui permet le passage d'un monde à l'autre en disant « presque la même chose », selon l'expression d'Umberto Eco (2007). C'est cette mission de médiation linguistique et culturelle qui fait de lui un communicateur à part entière. Ainsi, pour comprendre les enjeux de la traduction en tant que communication entre deux langues, il faut se placer dans une perspective plus large que le cadre strictement textuel. Il faut, en particulier, prendre en considération des faits de civilisation devenus prégnants à notre époque, autrement dit les enjeux politiques et idéologiques de l'usage des langues et de la traduction dans les différentes formes de communication contemporaine.

Ce changement de perspective reflète une évolution dans la théorie de la traduction et dans la pratique professionnelle. Avec l'autonomisation accrue de la discipline, la dimension linguistique est passée au second plan, comme un préalable évident, cédant le pas devant les préoccupations culturelles et communicationnelles. De plus, après avoir été longtemps cantonné dans la partie strictement langagière, le traducteur accède progressivement à de nouvelles fonctions et assume des responsabilités qui débordent largement le cadre de la traduction à proprement parler. Il participe désormais à l'adaptation de campagnes publicitaires, intervient au sein des entreprises pour préparer les

communications en langue étrangère, prend en charge la localisation des sites Web en plusieurs langues, conseille les institutions et les organisations internationales sur la meilleure communication à adopter à l'égard de tel ou tel public cible, etc.

Mais la communication apparaît comme un champ d'application assez spécifique pour imposer au traducteur ses exigences propres. Celui-ci, loin de commander à son objet, se trouve soumis à ses règles d'élaboration et à ses impératifs de fonctionnement. C'est pourquoi il n'est pas futile d'envisager une approche proprement traductologique de la communication. Non pas que le communicateur soit subordonné au traducteur, mais le traitement que subit le message au sein de la communication multilingue est spécifique et mérite une étude proprement traductologique.

En 1997, Hatim et Mason avaient confirmé cette tendance en publiant *Translator as Communicator*. Dans ce livre, les auteurs appellent à une unification de la discipline autour de la notion de *communication* : « la traduction est envisagée comme un acte de communication qui tente de relayer un autre acte de communication par-delà les barrières linguistiques et culturelles ».

Dans cette perspective, la fonction du traducteur est ainsi définie : « On pourrait définir la tâche du traducteur communicateur comme un être qui cherche à maintenir la cohérence en recherchant l'équilibre approprié entre ce qui est effectif [...] dans un environnement particulier, dans un but particulier et pour des récepteurs particuliers » (c'est nous qui soulignons).

Grâce à une série d'exemples, Hatim et Mason (1997) illustrent leurs propos

en prenant un exemple de chaque domaine d'application : « la texture en interprétation simultanée » (chapitre 4), « la politesse en traduction audiovisuelle » (chapitre 5), « les idiolectes dans la traduction littéraire » (chapitre 6), « la forme et la fonction dans la traduction des textes sacrés et des textes sensibles » (chapitre 7), « la communication transculturelle » (chapitre 8).

À travers ces études de cas, les auteurs recherchent les « fondements d'un modèle d'analyse des textes » parce qu'ils sont convaincus que seule l'approche textuelle peut rendre compte de la traduction en tant que communication. D'ailleurs, les développements qu'ils consacrent à la dimension didactique de leur approche communicationnelle (chapitre 10 à 12) visent l'application de la linguistique textuelle à la formation des traducteurs et à l'évaluation de leurs compétences.

On trouve trace de ces conceptions chez Hatim et Mason, dès 1990, dans leur *Discourse and the Translator* : « L'objet central de ce livre est la traduction envisagée comme un processus de communication qui a lieu à l'intérieur d'un contexte social » (Hatim et Mason 1990 : 20).

Ainsi, ils envisagent la traduction comme « discours communicatif » et le texte à traduire comme une « transaction communicative », c'est-à-dire comme « le résultat de choix motivés ».

Partant de cette conception, ils élaborent un modèle de communication qui « implique le lecteur dans une reconstruction du contexte à travers une analyse de ce qui se passe (le domaine), de l'identité des participants (les actants), et du médium choisi pour relayer le message

(le mode) » (Hatim et Mason 1990 : 55).

C'est sur ce modèle tripartite qu'ils s'appuient pour distinguer trois dimensions contextuelles : *communicative*, *pragmatique* et *sémiotique*.

« La dimension communicative est un aspect du contexte qui englobe toutes les variables relatives au domaine, aux actants et au mode » ;

« La dimension pragmatique est un aspect du contexte qui régule l'intentionnalité » ;

« La dimension sémiotique est un aspect du contexte qui régule les relations sémiotiques entre les textes » (Hatim et Mason 1990 : 65).

L'association de ces trois dimensions permet d'aborder la traduction dans sa relation à la communication du point de vue lexical et terminologique.

### **Aspects de la communication orientée**

Pour saisir l'orientation du message, il faut l'analyser de l'intérieur en prenant appui sur ses points d'ancrage et sur ses propres références. Dans cette phase de saisie du sens *intra*linguistique, il faut s'efforcer de ne pas juger le contenu et de sonder les méandres du texte à la découverte de sa logique propre et de sa cohérence interne. Dans cette optique, l'exploration de la terminologie spécifique à un texte proposé à la traduction est une méthode imparable qui permet de saisir l'orientation générale du message véhiculé.

À titre d'illustration, nous proposons ci-après une approche culturelle (interne) de la terminologie dans les textes et les discours traitant de la « guerre contre la terreur ».

Selon Diki-Kidiri, cette approche culturelle consiste à « trouver le mot juste pour exprimer chaque concept nouveau en puisant ses ressources linguistiques dans sa propre culture et selon sa propre perception du réel ».

Cela signifie une prise en compte effective de la dimension sociale et perceptive de la terminologie propre à un texte. En d'autres termes, l'homme est un être culturel avant tout et la structuration de la communauté se fait autour de valeurs identitaires communes qui se reflètent dans son langage. La culturalité du langage, c'est l'ensemble des expériences vécues, des connaissances générées à une même époque par un individu ou une communauté.

Dans cette perspective, l'histoire et la mémoire occupent une place centrale : « Qu'elle soit individuelle ou collective, la mémoire est le moyen par lequel la personne humaine appréhende une réalité nouvelle en cherchant dans sa base d'expériences et de connaissances ce qui pourrait le plus lui ressembler » (Diki-Kidiri).

Cette mémoire historique sert de point de repère à la compréhension du monde et oriente notre saisie du sens suivant un processus ternaire :

Il y a d'abord, la phase de perception au cours de laquelle chaque personne perçoit la réalité différemment selon sa propre culture.

Il y a ensuite, la phase d'équivalence qui consiste à faire coïncider à chaque objet perçu une idée ou une émotion pertinente pour le contexte.

Il y a enfin la reconceptualisation qui consiste à traduire les « concepts » en « percepts ».

Dans cette perspective, le *concept* est la délimitation d'une notion au moyen

d'une définition : par exemple, « la guerre contre la terreur est une action préventive contre les ennemis de la liberté ».

Le *percept* est le point de vue particulier qui permet à un individu ou à une communauté donnée d'intégrer un concept dans son mode de pensée : par exemple, « la France comprend la souffrance de l'Amérique parce qu'elle a éprouvé la terreur dans sa chair ».

Entre les deux, le *signifiant* est l'expression formelle d'un percept qui permet de dénommer un concept dans une culture ou dans une langue particulière : par exemple, « cette guerre contre la terreur est une défense de nos libertés ».

Il y a là reconceptualisation puisque l'on passe du « drame » à la « guerre ». Le questionnement terminologique permet de saisir le fondement idéologique de cette reconceptualisation : s'agit-il d'une « guerre » ? Ces « combattants étrangers » sont-ils des ennemis, des adversaires, des guerriers ou des criminels ? Comment qualifier les captifs des deux camps : détenus, prisonniers, otages ? S'agit-il d'une catégorie particulière de « guerre juste » ? Qu'est-ce qu'une guerre « préventive » ? Comment la traduire dans les mots de celui qui la mène et de celui qui la subit ? Comment éviter dans le langage que la « prévention » pour l'un ne devienne une pratique de « discrimination » pour l'autre ? Les réponses à ces questions se trouvent dans les stratégies traductionnelles et communicationnelles mises en œuvre dans chaque camp pour atteindre ses objectifs politiques.

## Les stratégies de traduction et de communication

Le terme « stratégie » désigne la conduite générale d'une action ayant une cohérence et un but spécifique sur le long terme. Dans le domaine de la traduction, la stratégie concerne le choix des textes à traduire et la méthode adoptée pour les traduire, c'est-à-dire les différentes décisions que prend le traducteur dans l'exercice de ses fonctions. Ces trois éléments (choix, méthode, décision) dépendent de facteurs divers et variés : économiques, culturels, cognitifs, politiques, historiques, idéologiques.

Mais il est possible de distinguer, par delà la multiplicité des facteurs, deux grands types de stratégies traductionnelles : d'une part, la stratégie « sourcière » qui vise à conforter les normes et les valeurs dominantes dans la culture source ; d'autre part, la stratégie « cibliste » qui vise à soumettre les textes étrangers aux contraintes de la culture cible. L'une est *protectionniste* parce qu'elle vise à préserver la culture de départ, l'autre est *assimilationniste* parce qu'elle vise à la gommer en privilégiant la culture d'arrivée.

Les termes qui servent à désigner chacune de ces stratégies varient d'une langue à l'autre. En français, le terme « naturalisation » indique le travail d'adaptation mené par le traducteur pour « naturaliser » l'œuvre étrangère, à la manière d'un individu qui acquiert la nationalité par naturalisation : le texte devient *naturel* dans la culture cible, c'est-à-dire que l'on gomme ses particularités les plus visibles pour qu'il soit admis au sein de la « communauté d'accueil ». L'objectif est de faire admettre « l'étranger » dans la culture nationale sans susciter la polémique et sans heurter la sensibilité du public.

À l'inverse, le terme « exotisation » indique la tendance inverse, qui consiste à garder, dans la culture cible, les traits caractéristiques de l'œuvre étrangère (images, style, valeurs). Le résultat de cette stratégie est une traduction qualifiée d'« exotique » parce qu'elle affiche son étrangeté en maintenant visibles les marques de son origine (noms étrangers, lieux exotiques, références inconnues de la cible, structure inhabituelle, etc.). L'objectif est avant tout didactique : ouvrir l'esprit du public cible en lui faisant ressentir ce que Berman (1984) appelle « l'épreuve de l'étranger », même si celle-ci n'est pas toujours agréable à vivre.

En anglais, les termes qui désignent ces deux stratégies sont différents mais l'idée qui sous-tend chaque stratégie est la même qu'en français. D'un côté, il y a la « domestication » (*domesticating*) qui consiste à « domestiquer » le texte étranger, c'est-à-dire à le rendre *domestique*, à la manière d'un animal sauvage qu'on parvient à rendre docile au prix d'un grand effort, au terme duquel il fait partie de la « maison » (*domus*, en latin). D'un autre côté, il y a l'« étrangéisation » (*foreignizing*) qui consiste à préserver le caractère étranger des œuvres traduites, mais au prix de quelques entorses consenties aux normes de la culture d'accueil. Ici, le traducteur ne cherche pas à adapter le texte aux valeurs locales de la cible, mais affiche sans complexe l'origine étrangère de son produit. Dans certains cas, il peut même accentuer les clichés associés à l'image de l'étranger pour mieux satisfaire à la mode de l'exotisme.

Ces choix stratégiques ont été pratiqués tout au long de l'histoire. Le philosophe Nietzsche (1844-1900), par exemple, s'est interrogé sur la

prégnance du phénomène de « domestication » dans la Rome antique. D'illustres poètes latins ont traduit délibérément les textes grecs dans la langue de leur temps et selon le goût de leur époque. Ils ont notamment supprimé les noms grecs des personnages et des lieux au profit de noms latinisés, et gommé les allusions culturelles d'origine au profit de références propres à la culture romaine.

Cette stratégie de traduction a fait écrire à Nietzsche que « la traduction est une forme de conquête ». Il semble, en effet, que la naturalisation des œuvres traduites soit une stratégie caractéristique des cultures dominantes à une époque donnée. Il est possible de vérifier cette hypothèse en observant les choix et la méthode des traducteurs anglais et français aux heures de gloire de leurs empires respectifs. L'illustration la plus célèbre en français est celle des traductions « belles mais infidèles » promues par Nicolas Perrot d'Ablancourt au XVII<sup>e</sup> siècle. En anglais, on trouve une approche comparable chez John Denham qui ne visait pas seulement à moderniser les œuvres anciennes, mais aussi à conforter l'identité nationale de la culture anglaise.

Venuti (1992) a étudié de près les enjeux de cette stratégie et a conclu au fait que la « domestication » (ou naturalisation) des œuvres traduites servait souvent des intérêts nationaux, qu'ils soient politiques, économiques, religieux ou même scientifiques.

À l'inverse, Berman (1984) estime que la stratégie de l'« étrangéisation » ou de l'« exotisation » constitue une véritable « éthique de la traduction » parce qu'elle ne procède pas d'une démarche ethnocentrique et qu'elle vise à préserver la culture d'origine des tendances impérialistes des cultures

d'accueil. Berman cite l'exemple du philosophe allemand Friedrich Schleiermacher pour son essai sur les « différentes méthodes de traduction » (1813).

En réalité, quels que soient le pays et la langue, on rencontre des promoteurs de *l'exotisation* mais aussi des partisans encore plus nombreux de la *naturalisation*. Chacune de ces stratégies de traduction a ses avantages et ses inconvénients, de sorte que le choix d'une stratégie en particulier n'est pas tant lié à la nature des textes à traduire mais davantage à l'objectif communicationnel – déclaré ou non – du traducteur. Les enjeux stratégiques de la traduction ne se situent pas nécessairement dans le domaine textuel ; ils débordent souvent le cadre langagier pour englober des problématiques culturelles, politiques et idéologiques.

Dans *After Babel* (1975 : 45), George Steiner rappelle quelques évidences à cet égard : tout d'abord, « il n'est pas deux lectures, pas deux traductions identiques » ; ensuite, « le travail de traduction est constant, toujours approximatif » ; enfin, « tout modèle de communication est en même temps modèle de traduction ».

Pour Steiner, ces trois champs conceptuels (traduction, langage, communication) sont intrinsèquement liés : « Correctement interprétée, la traduction est une portion de la courbe de communication que tout acte de parole mené à bien décrit à l'intérieur d'une langue [... ] À l'intérieur d'une langue ou d'une langue à l'autre, la communication est une traduction ».

Mais il s'agit d'une traduction d'un type particulier. Le parcours herméneutique proposé par Steiner se déroule en quatre temps : d'abord, « un élan de confiance » qui enclenche toute

compréhension ; ensuite, vient le temps de « l'agression, de l'incursion, de l'extraction » ; la troisième phase est « incorporation au sens fort du terme » ; enfin, l'acte herméneutique doit établir une compensation, « une réciprocité qui recrée l'équilibre » (Steiner 1975 : 277-281).

Lors de la première phase herméneutique, le traducteur « se soumet » au texte source et lui « fait confiance » en se disant qu'il doit bien « signifier » quelque chose, malgré son caractère totalement « étranger » de prime abord. S'il ne place pas d'emblée sa foi dans le texte, il ne pourra pas le traduire ou bien fera des traductions littérales et indigestes.

La deuxième phase est celle de « l'agression ». Après s'être mis en confiance, le traducteur s'attaque au texte, « fait une incursion » pour extraire le sens qui l'intéresse. Il n'est plus dans une position passive mais active et conquérante. Steiner convoque Hegel et Heidegger pour confirmer la nature agressive de toute appropriation du sens.

La troisième phase est celle de « l'incorporation ». Elle est encore plus agressive que la précédente, car le traducteur rentre chez lui – dans sa tribu – avec le butin conquis (le sens qu'il a bien voulu extraire et emporter dans sa langue). S'il s'arrête à cette étape, il produira des « traductions assimilatrices » qui gomment toute trace de l'origine étrangère.

La quatrième phase est celle de la « restitution » : ici, le traducteur retrouve la paix intérieure et recherche la fidélité au texte en se faisant exégète. Il acquiert la mesure de sa responsabilité et rétablit l'équilibre des forces entre la source et la cible. Bref, il « restitue » ce qu'il avait volé, répare ce qu'il avait détruit, par souci éthique.

Cette herméneutique quadripartite, motivée par la volonté de dépasser les schémas binaires anciens, offre l'avantage de l'innovation et du dynamisme. Mais elle ne permet pas d'atteindre la « traduction parfaite », en raison du caractère foncièrement polysémique, évolutif et imprécis du langage. Steiner (1975 : 292) doit se contenter de la « bonne traduction » qui n'est pas plus aisée à réaliser pour autant : « La bonne traduction se définit comme celle où la dialectique de l'impénétrable et de la progression, de l'étrangeté irréductible et du terroir ressenti n'est pas résolue mais demeure expressive ».

La dimension dialectique que Steiner a tenté d'instaurer dans son herméneutique de la traduction grâce à ce mouvement en quatre temps ne doit pas masquer la violence des phases mentionnées plus haut. Les deux phases centrales du processus, « l'agression » et « l'incorporation », ne laissent aucun doute quant au caractère conquérant de la traduction ni quant à la violence exacerbée qui accompagne la communication inter-langues. Ce n'est pas un hasard d'ailleurs si le livre de Steiner a ouvert la voie aux études idéologiques sur la traduction, notamment comme reflet de l'impérialisme et du colonialisme.

### **La traduction à l'épreuve de l'idéologie**

L'idéologie est un ensemble d'idées reliées et orientées vers l'action politique. L'orientation du message à traduire concerne le rapport de la traduction aux enjeux de pouvoir. Dans cette perspective, plusieurs questions méritent d'être posées : la traduction est-elle motivée idéologiquement ? Comment faire la différence entre « culture » et « idéologie » dans une traduction ? Comment séparer notre vision du monde de l'idéologie

partisane qui peut entacher la traduction ?

Autant de questions qui ont reçu des réponses variables à partir de points de vue différents. Certains ont analysé la « censure des traductions », d'autres l'« impérialisme culturel », d'autres encore le « colonialisme européen » à travers les traductions, etc. Dans tous les cas, on est loin de l'activité de traduction envisagée comme médiation interculturelle ou comme dialogue des cultures.

Penrod (1993) estime que les stratégies de traduction évoquées plus haut reflètent deux grandes tendances idéologiques dans la traduction : la « naturalisation » correspondrait ainsi à une prise de position en faveur du récepteur (*i. e.* du public cible), tandis que « l'exotisation » placerait le traducteur du côté de l'émetteur (*i. e.* du public source). L'auteur écrit ceci : « Comme nous sommes toujours amenés, en traduisant, à prendre position concernant les autres langues et cultures, nous devons être sans cesse vigilants quant à la position présumée. » (Penrod 1993 : 39).

Berman (1984) fait une distinction nette entre les traductions « ethnocentriques » qui mettent en avant le point de vue de la cible (langue d'arrivée), et les traductions « hypertextuelles » qui privilégient les liens implicites entre les textes des différentes cultures.

En réalité, derrière l'orientation du message traduit se profile le débat sur la nature de la « fidélité » à la source, lequel débat oppose la traduction « littérale » (formelle) à la traduction « libre » (du sens). Dans l'acte de communication orienté idéologiquement, on cherche simplement à qualifier, sur le plan politique, les choix de traduction qui

sont faits à un moment donné concernant un texte particulier.

Dans cette perspective, Lefevre (1992 : 39) écrit : « À chaque niveau du processus de traduction, il est possible de montrer que lorsque les considérations linguistiques entrent en conflit avec des considérations d'ordre idéologique ou poétologique, ces dernières ont tendance à l'emporter ». En écrivant cela, il pensait surtout à la censure des œuvres considérées comme « osées » dans certaines cultures, mais son constat s'étend à d'autres domaines de communication moins exposés à la censure à proprement parler.

Ainsi, Niranjana (1992 : 3) pense au « colonialisme européen » et met en cause la représentation de l'autre dans les œuvres traduites. Pour lui, « la traduction renforce les représentations hégémoniques du colonisé ». L'auteur dénonce la « répression de la différence » dans les traductions des colonisateurs et estime que certaines représentations ne laissent aucun doute sur la nature idéologique de la traduction comme en témoignent, par exemple, certaines traductions vers l'anglais de la littérature irlandaise (Tymoczko 1999).

Cependant, l'analyse du phénomène doit être contextualisée ici, car il est évident que la traduction n'échappe pas à son temps et qu'elle suit l'évolution historique et idéologique de son époque. Kelly (1979 : 70-74) montre qu'il est possible de réinterpréter toute l'histoire de la traduction en adoptant un point de vue idéologique ou politique. L'auteur prend comme exemple le passage de la traduction à dominante « littérale » au Moyen-âge vers un mode de traduction plus « libre » à partir de la Renaissance.

De même, il ne semble pas étonnant que les traductions de l'époque romantique soient « romanticisées » ni que les traductions de l'époque communiste soient « révisées » selon les dogmes du communisme.

Car la théorie marxiste de la traduction est en soi une excroissance idéologique du communisme. Dans sa version standard, la traduction est décrite comme une activité dialectique où la langue source occupe la fonction de la « thèse », par opposition à la langue cible qui joue le rôle de « l'antithèse », afin que le conflit soit résolu dans la « synthèse » que représente la traduction.

Certains théoriciens ont été critiqués pour leur approche de la traduction qui se voulait « objective » et « neutre » alors qu'elle dissimulait, selon leurs détracteurs, une dimension idéologique latente. C'est le cas de Nida, promoteur du concept d'équivalence dynamique, qui a été accusé par Meschonnic (1986 : 77) de « pseudo-pragmatisme » et par Gentzler (1993 : 59) de cacher son côté « protestant » derrière son approche linguistique.

Dans *Pour la poésie II* (1973), Henri Meschonnic insiste en effet sur l'importance de l'idéologie dans l'étude de la traduction : « La théorie de la traduction des textes se situe dans le travail, fondamental pour l'épistémologie, sur les rapports entre pratique empirique et pratique théorique, écriture et idéologie, science et idéologie (...) Une théorie translinguistique de l'énonciation consiste dans l'interaction entre une linguistique de l'énonciation [...] et une théorie de l'idéologie » (Meschonnic 1973 : 305).

Pour lui, la notion de « transparence » de la traduction reflète simplement

l'ignorance du traducteur, car la traduction n'est autre chose que la « ré-énonciation spécifique d'un sujet historique » (proposition 11) : « L'illusion de la transparence appartient au système idéologique caractérisé par les notions liées d'hétérogénéité entre la pensée et le langage » (Meschonnic 1973 : 305).

Selon lui, la « ré-énonciation » à caractère idéologique peut prendre deux formes, le *décentrement* ou *l'annexion* : « Le décentrement est un rapport textuel entre deux textes dans deux langues-cultures [...] L'annexion est l'effacement de ce rapport, l'illusion du naturel (...) il [le traducteur] transpose l'idéologie dite dominante dans une pratique de l'annexion » (1973 : 307).

Pour justifier cette position, Meschonnic insiste sur le lien indéfectible dans le cadre de la traduction entre écriture et idéologie : « Une théorie et une pédagogie des textes, désesthétisés, désacralisés, travaillant à une sémantique théorique du langage poétique et aux rapports entre écriture et idéologie, peut transformer le statut théorique, la pratique et le statut sociologique de la traduction » (Meschonnic 1973 : 323).

Cela signifie que dans le cadre de la communication orientée, tout peut être « idéologique ». En d'autres termes, tout énoncé peut recevoir une interprétation idéologisée et politisée : les éléments omis par le traducteur, l'identité même du commanditaire, le type de contrôle exercé sur le processus de traduction, etc.

Plusieurs traductologues ont insisté sur l'illusion de la « neutralité » du traducteur, mais peu ont analysé dans le détail le processus d'idéologisation qui fait l'essence de la communication orientée : d'où vient cette orientation

particulière du message source et cible ? Comment décider de cette orientation et selon quels critères ? etc. Autant de questions qui exigent, de la part du traducteur, une analyse détaillée du contenu du texte source, des possibilités de traduction qui s'offrent à lui, ainsi que de la valeur particulière attachée à chaque choix de traduction.

### **L'orientation du message dans la traduction**

Comme le décrit Robyns (1994), toute traduction implique l'importation de produits culturels ou de valeurs d'une autre culture ou d'un autre groupe dans la culture cible. Cela signifie concrètement l'importation de nouveaux idéologèmes, visions du monde et standards culturels. Mais la nature des produits importés dépend largement de l'idéologie du traducteur, de ses opinions personnelles, de sa conscience professionnelle et de son degré d'engagement politique.

Les exemples qui illustrent ce constat ne manquent pas : de la traduction des dépêches de presse jusqu'à l'adaptation des discours politiques en passant par la terminologie sécuritaire et militaire, les cas d'idéologisation discursive sont nombreux et instructifs. Cette idéologisation de la traduction est décelable dans la manière de s'approprier chaque texte et de construire son univers en passant d'une langue à l'autre. Les relations de la traduction avec la cognition, la psychologie, la sociologie, l'anthropologie culturelle, la linguistique et la communication, sont indispensables pour comprendre ce processus complexe de construction orientée du sens.

La traduction orientée apparaît ainsi comme une forme de communication caractérisée par une direction

particulière de la signification qui s'y trouve manifestée. Elle dépend, dans une large mesure, du mode de combinaison de ses éléments formels et idéels, ainsi que de l'intention du traducteur. En effet, tout sujet communicant est caractérisé par certaines qualités et attitudes intellectuelles, émotionnelles et morales qui se reflètent dans son message. Mais le facteur humain implique surtout un appareil conceptuel joint à la faculté de traduire et de construire des idées. Ces idées se manifestent à travers le langage pris dans son contexte, car la langue est un phénomène historiquement, ethnologiquement, sociologiquement et culturellement déterminé.

L'existence de la traduction orientée provient du constat qu'il existe plusieurs façons de traduire les textes et que chaque façon induit des valeurs connotatives différentes. L'orientation du message cible renvoie essentiellement à l'élément humain qui détermine les choix de traduction, puisque la traduction orientée suppose le sujet qui communique quelque chose, et son interlocuteur, celui qui reçoit et interprète le contenu de cette communication à sa manière et selon ses intérêts.

Dans le prolongement de Nida (1951), il est possible de définir l'orientation d'une traduction en analysant le sens de chaque mot important du texte, c'est-à-dire en le rattachant au contexte ethnolinguistique qui lui est propre. De ce point de vue, le véritable sens du mot ne peut être saisi qu'au moyen de ses « patrons culturels » qui représentent en même temps le critère de justesse pour l'emploi du mot.

L'approche anthropologique de la langue telle quelle est conçue par Nida offre ainsi des perspectives

intéressantes à l'étude de la traduction comme communication vécue.

Dans ce cadre, la traduction n'est pas seulement un outil de communication, mais un lieu où se situent, pour une large part, les valeurs sociales et la praxis culturelle. En d'autres termes, elle n'est pas utilisée pour communiquer avec l'autre, mais pour vivre la réalité constituée par elle.

Dans ce type de communication, la dimension connotative de chaque message peut être postulée aussi bien au niveau social qu'individuel. On peut dire que le traducteur s'exprime grâce à un réseau de significations à l'intérieur duquel il croit traduire le sens de l'original. Le message porte en lui, et manifeste dans son fonctionnement, l'essentiel des représentations qui, tout en inscrivant la culture dans le traducteur, la projettent sous forme d'objets culturels distanciés, en dehors de lui.

En donnant une orientation particulière à sa traduction, le sujet communicant abolit en quelque sorte la distance qui sépare la société d'origine de l'individu cible. Il inscrit l'homme de la société d'accueil dans le système de références « vécu » par la société de départ, comme une « projection » de la communauté source dans la conscience des individus cibles. Pour ce faire, il use de divers procédés techniques et stylistiques que l'analyse critique du discours permet de mettre en évidence. En effet, les choix opérés dans la traduction trahissent souvent le marquage idéologique du discours, à tous les niveaux (Fairclough 2001).

### **Les procédés de traduction orientée**

Envisagé du point de vue du sens véhiculé, le texte à traduire est composé d'un ensemble de Conceptions (idées), de Perceptions (émotions) et d'Intentions (vouloir-dire).

Ces C.P.I peuvent varier entre le texte source et le texte cible pour des raisons à la fois linguistiques, culturelles, politiques et idéologiques.

Aussi, la traduction orientée provient-elle d'une distorsion dans le choix des C.P.I de départ par rapport au C.P.I d'arrivée. Le traducteur choisit des C.P.I différentes dans le texte source et dans le texte cible et cela entraîne un décalage, voire un déphasage, entre l'émission et la réception. Cela n'a rien à voir avec l'équivalence lexicale ni avec le vide sémantique parce qu'il s'agit fondamentalement d'une traduction du « sens » et non des « mots ».

La traduction orientée peut être considérée comme un type de traduction à part entière, caractéristique de certains genres discursifs. C'est le cas, en particulier, de la traduction des textes publicitaires destinés à la promotion des produits et services dans des langues et des cultures étrangères. Pour ce genre de textes, il convient d'adopter un point de vue géopolitique et de décrire la traduction en fonction des catégories politologiques.

Sur le plan de la réflexion théorique, la traduction orientée offre ainsi la possibilité d'ouvrir l'esprit des traducteurs aux aspects autres que linguistiques dans le processus de médiation interculturelle.

Dans la pratique, la traduction orientée consiste à modifier la *teneur* du message en ayant recours à divers procédés de reformulation. Ses formes les plus courantes peuvent être regroupées sous trois opérations de base : la suppression, l'adjonction, la substitution.

En effet, le traducteur utilisera selon les textes l'une des opérations suivantes :

1) La *suppression* consiste en l'omission ou la non-traduction d'une partie de l'original, qu'il s'agisse de mots, de phrases ou de paragraphes entiers. Parfois, il s'agit tout simplement d'omettre une valeur connotative particulière de l'original, qui forme pourtant l'essence de ce que le locuteur veut signifier.

2) L'*adjonction* est l'ajout d'informations ou de connotations inexistantes sur l'original par le biais d'une explicitation ou d'une expansion qualificative ou encore par le recours à la périphrase ou aux synonymes.

3) La *substitution* est le fait de remplacer un élément lexical ou culturel de l'original par un autre élément jugé équivalent mais qui ne comporte pas nécessairement les mêmes valeurs connotatives : par exemple, remplacer un mot technique par un usage dialectal ou une expression connotée positivement par une formulation neutre, etc.

Ces procédés de traduction orientée sont en général motivés par des contraintes extra-textuelles, c'est-à-dire que le traducteur y recourt soit pour pallier une différence de situation ou de référence entre les deux messages. Mais il arrive également que ces procédés servent « localement » une intention idéologique, inconsciente ou délibérée, tel que le désir d'atténuer une mauvaise nouvelle, de flatter le public cible, de sacraliser l'original, de glorifier la nation d'accueil, d'émouvoir l'auditoire ou d'emporter son adhésion, etc.

Dans tous les cas, le questionnement des procédés de traduction orientée aboutit au diagnostic d'une lacune ou d'un décalage entre la source et la cible au niveau du contenu idéal et de l'intention communicative. Sans le dire,

le traducteur va prendre position en faveur de la source ou de la cible, et élaborer sa traduction en conséquence, soit par rapport à des préférences personnelles, soit par rapport à une ligne politique préétablie.

Un tel constat passe par une conception élargie des problématiques de la traduction. Il est nécessaire, en effet, de sortir de la dualité fictive, instaurée en théorie, entre une traduction dite « littérale » et une traduction se réclamant du « sens ». La question de fond est de savoir quel « sens » précisément est transmis à cet Autre, qui ignore le contenu du message original ? Une question corollaire est celle du pourquoi de ce « sens » précisément.

D'un point de vue purement linguistique, la connotation est un sens particulier qui vient s'ajouter au sens ordinaire, en fonction du contexte ; c'est une signification seconde qui s'ajoute au sens conceptuel et qui désigne un ensemble de valeurs subjectives variables du mot en fonction des intentions de l'émetteur et de la situation. Ces valeurs subjectives peuvent être linguistiques, émotionnelles ou culturelles, mais elles concernent également les connotations déduites de ce qui est lu mais qui n'est pas explicité.

Pour découvrir ces connotations, l'analyse du vocabulaire – et du discours dans lequel il s'insère – offre une aide non négligeable. Cela s'explique par le fait que le vocabulaire est révélateur de la vision du monde et que c'est à travers les mots que le thème s'impose au lecteur.

Cette analyse du vocabulaire vise l'élucidation de l'orientation générale du message. Il y a d'abord les notions opposées absolument comme le Bien et le Mal ou l'Ordre et le Désordre, qui

imposent leurs connotations et déterminent la valeur du sens. L'un des deux termes opposés sera toujours évalué positivement, tandis que l'autre le sera négativement.

Il y a ensuite les champs sémantiques, comme la famille, la nature ou la guerre, qui peuvent à leur tour se subdiviser en champs plus limités, et dont les connotations négatives ou positives varient selon les auteurs et les contextes. Selon les cas, « il s'agira d'un jeu entre deux oppositions exclusives dont la nomination changera (Vice-Vertu, Amour-Haine, Louange-Critique...), mais qui auront toujours le même axe sémique (positif-négatif). Elles vont alterner dans un parcours que rien ne limite sauf la présupposition initiale du tiers exclu, c'est-à-dire de l'inévitable choix de l'un ou de l'autre des termes. » (Kristeva 1969 : 119).

Nous trouvons une application explicite du principe des axiologies sémantiques chez Bourdieu (1979 : 546), qui montre comment les diverses oppositions utilisées dans le champ culturel (haut-bas, spirituel-matériel, libre-forcé, unique-commun, brillant-terne...) sont dérivées d'une opposition fondamentale qui est active dans tout le champ social et qui constitue une des catégories fondamentales de sa perception : celle existant entre l'élite et la masse indifférenciée.

Hoeck (1980 : 9-10) propose la version la plus développée du principe axiologique. Il distingue cinq types d'axiologies sémantiques définies comme « modes d'existence paradigmatique des valeurs » : morale (bien-méchant), logique (vrai-faux), esthétique (beau-laid), économique (riche-pauvre) et sociale (supérieur-inférieur).

Ainsi, nous pouvons décrire la traduction orientée comme un choix d'axiologies qui sont exprimées dans le discours par un ensemble de mots et de procédés différents selon les langues. En menant une analyse comparée du vocabulaire dans un texte et sa traduction, il est possible de dégager les axiologies et les valeurs connotatives attachées à l'un et à l'autre dans chaque situation et concernant n'importe quel thème abordé.

Mieux, la mise en parallèle des textes et l'examen approfondi des champs sémantiques permet de mettre en évidence les techniques évoluées sur lesquelles s'appuie la traduction orientée.

Ces techniques sont au nombre de trois : le recadrage, la requalification, le redécoupage.

1) Le *recadrage* consiste à modifier, par petites touches, le cadre initial dans lequel s'inscrit le texte source. Cela passe, par exemple, par le fait de changer les références historiques ou littéraires originales, ou encore par le fait de donner une définition différente de celle qui sous-tend le concept clé du texte original. Il peut s'agir également de redessiner l'hypercadre du discours original, c'est-à-dire de revoir le contexte général dans lequel celui-ci se déploie : par exemple, passer d'un hypercadre à dominante sociale à une terminologie à dominante ethnique ou raciale ou encore d'un hypercadre à dominante culturelle à une focalisation à dominante politique ou économique. En somme, dans le recadrage, le traducteur reprend les idées de l'original et les reformule à sa manière pour donner une orientation au sens légèrement, voire foncièrement, différente du texte traduit.

2) La *requalification* consiste à modifier, partiellement ou intégralement, les qualificatifs attachés aux substantifs du texte source. Cela passe par le choix d'adjectifs ou de périphrases qui expriment un sens différent ou qui comportent une connotation inexistante dans l'original. Si les noms indiquent la nature des choses, les adjectifs portent leurs qualités intrinsèques ou supposées. Aussi requalifier un nom peut lui donner, par exemple, une coloration négative ou dépréciative alors même que l'adjectif original était positif ou valorisant. Cela est d'autant plus vrai que les valeurs attachées aux adjectifs qualificatifs sont rarement superposables d'une langue à l'autre, sans oublier la polysémie inhérente à de nombreuses qualifications. Il en est de même des adverbes qui participent largement de ce procédé en redéfinissant l'action et en reflétant le point de vue de celui qui les emploie. En somme, dans la requalification, le traducteur reprend les qualifications et les images de l'original pour créer une impression différente ou nouvelle concernant l'objet qualifié.

3) Le *redécoupage* consiste à modifier la structure du texte source en modifiant notamment l'agencement ou la succession de ses séquences internes. Avec ce procédé, le traducteur agit comme un cinéaste en procédant à un montage des séquences – petites ou grandes – en fonction d'un objectif de communication particulier (effet stylistique, rythme, etc.). Ce faisant, il peut changer la logique du texte dans sa globalité, car l'enchaînement des séquences est rarement anodin. Mais il peut également redécouper les phrases du texte différemment en mettant en avant un élément phrastique ou une partie de l'énoncé original. Même si le sens demeure le

même, l'effet induit sera différent. Bref, dans le redécoupage, le traducteur manipule la microstructure et la macrostructure du texte en fonction de ses préférences stylistiques et de ses visées communicatives.

Il est important de préciser que le traducteur doit observer, en usant de ces procédés, un certain nombre de règles pour ne pas générer un « choc de perceptions » (Guidère 2006) là où il s'efforçait de réduire le fossé entre les cultures. S'il ne saisit pas le fonctionnement général de la perception, il peut se trouver pris au piège du langage : en se croyant maître du discours, il peut devenir un vecteur d'incompréhension et de conflictualité, sapant ainsi le fondement même de la paix. Parmi les questions impérieuses qu'il doit se poser figure celle de la *finalité* de sa traduction orientée : dans quel but oriente-t-il le message ? Quelle est la part du « sens » et celle de la « rhétorique politicienne » dans le message traduit ?

Car, qu'il le veuille ou non, le traducteur est un *relayer interlinguistique* de toutes sortes de messages et de discours. Or, ce qui est écrit pour un public « local » n'est pas forcément pertinent – ni utile à traduire – pour un public « global ». Aussi, le traducteur ne doit pas, sous prétexte de fidélité à la source, relayer toutes sortes de discours locaux à caractère idéologique, sans réelle pertinence pour le récepteur international. S'il le fait sans discernement, il risque de donner l'impression de relayer des opinions extrêmes qui trouvent ainsi le moyen de s'exprimer au-delà de leurs frontières linguistiques par sa seule intermédiation.

Mais cela ne signifie pas qu'il doit censurer le texte source ni manipuler

son discours ; il doit seulement se poser la question de la pertinence de sa traduction en fonction du public cible et de l'effet de cette traduction sur ce même public : que recherche-t-il par telle ou telle équivalence ? S'il est convaincu que la traduction doit être un moyen de dialogue et de rapprochement entre les peuples, sa version sera – à n'en pas douter – le meilleur antidote contre le choc des perceptions parce qu'elle saura trouver le juste milieu discursif entre les spécificités du « local » et les attentes du « global ».

### Le choc des perceptions dans la société de l'information

Nous vivons aujourd'hui dans une société de l'information où circulent, dans plusieurs langues et concernant les mêmes sujets, des données nombreuses et parfois contradictoires. Ces contradictions ne proviennent pas tant des informations elles-mêmes que des différences de points de vue et de perceptions concernant les événements ou les situations. Les traducteurs participent largement de la diffusion de ces informations biaisées et des perceptions qui leur sont associées dans chaque langue.

Les philosophes Henri Bergson et Gilles Deleuze appellent « *percept* » les sensations et les perceptions qui *survivent* à ceux qui les éprouvent, tout comme le « *concept* » est une idée qui *survit* à son auteur : « Le métier du philosophe c'est de faire des concepts ; le métier de l'artiste c'est de faire des *percepts* »<sup>1</sup>. La traduction n'est-elle pas, dans une grande mesure, un « art » au sens

étymologique du terme, et le traducteur un « artiste » ?

À travers cette idée de « survie des perceptions », il s'agit de comprendre les représentations et les visions que transmettent les traducteurs, inconsciemment ou délibérément, lorsqu'ils choisissent une solution plutôt qu'une autre.

Dans son *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Bergson dénonce la confusion de ses prédécesseurs entre ce qu'il appelle « l'intensif » et « l'extensif ». *L'intensif* désigne des valeurs qui augmentent par degrés, mais que l'on ne peut ni rattacher à un nombre, ni rattacher à une étendue. Par opposition, *l'extensif* se rapporte à une étendue. Pour Bergson, nous associons inconsciemment ce que nous ressentons à la cause de notre impression ; nous ressentons une certaine quantité, définie par le contraste, et nous cherchons inconsciemment à la définir par une grandeur en *objectivant* une donnée qui appartient en propre à la conscience *subjective*.

Ces précisions de Bergson permettent de mieux comprendre le lien qui unit le *monde subjectif* de la traduction (le *perçu*) aux grandeurs mesurables du *monde physique*. En effet, le traducteur peut s'attacher à rendre « l'intensif » sans être nécessairement « extensif » dans son expression, et inversement, l'étendue du texte ne rend pas nécessairement l'intensité ressentie par le traducteur. Ce sont les idées (concepts) qui font la différence entre les traductions « perceptives » et « objectivantes ».

Michel Foucault exprime très bien l'importance du processus de formation des *concepts* qui est à la

<sup>1</sup> Chez Deleuze, le *Percept* est une sensation reconnaissable ou une impression reçue par l'esprit à travers les sens ou le raisonnement. Voir Gilles Deleuze (1981), *Logique de la sensation*, Paris, Seuil, 2 vol.

base des perceptions individuelles et collectives :

« Former des concepts, c'est une manière de vivre et non de tuer la vie ; c'est une façon de vivre dans une relative mobilité et non pas une tentative pour immobiliser la vie ; c'est manifester, parmi ces milliards de vivants qui informent leur milieu et s'informent à partir de lui, une innovation qu'on jugera comme on voudra, infime ou considérable : un type bien particulier d'information »<sup>2</sup>.

Dans cette perspective, la traduction est « un type bien particulier d'information » parce qu'elle contribue largement à la formation des concepts entre deux langues et deux cultures. Mais à l'âge de l'Internet et de la société de l'information, il est important de comprendre les écarts qui existent entre les *perceptions* et les *conceptions* chez les individus et au sein des groupes, car les problèmes portent sur les états subjectifs qui se trouvent en contact lors d'une traduction ou d'une communication. Ainsi, il n'est pas exagéré d'affirmer que la plupart des problèmes de traduction idéologique proviennent de conceptions et de perceptions faussées qui opposent les individus issus de langues et de cultures différentes.

Sur le plan pratique, le choc des perceptions se présente de la manière suivante : à l'origine de la communication existe toujours une certaine conception des événements et du monde qui peut être explicite ou implicite dans le message véhiculé. Cette conception particulière est immédiatement traduite, dès le stade de la lecture par le traducteur, en une

perception spécifique qui correspond à sa compréhension personnelle du message et à son appréhension individuelle de son contenu. C'est en partant de sa perception que le traducteur va tenter, dans une phase intermédiaire de recherche d'équivalence, de rendre ce contenu avec des concepts et des percepts de la langue et de la culture qui lui sont familières.

D'un point de vue analytique, le processus peut être schématisé de la manière suivante :

Concept + Percepts Source (C. P./S) --  
-> Perception + Intention du Traducteur (P. I./T) --> Concept + Percepts Cible (C. P./C)

Mais pour mieux saisir la complexité de ce processus, l'exemple du « cube » décrit par le philosophe Jean-Paul Sartre est très instructif. Il permet de comprendre le processus de perception qui se déploie dans la traduction :

« L'objet, quoi qu'il entre tout entier dans ma perception, ne m'est jamais donné que d'un côté à la fois. On connaît l'exemple du cube : je ne puis savoir que c'est un cube tant que je n'ai pas appréhendé ses six faces ; je puis à la rigueur en voir trois à la fois, mais jamais plus. Il faut donc que je les appréhende successivement... On doit *apprendre* les objets, c'est-à-dire multiplier sur eux les points de vue possibles. L'objet lui-même est la synthèse de toutes ces apparitions... Qu'est-ce que cela signifie pour nous ? La nécessité de faire le tour des objets » (Sartre 1940 : 21-22).

Cela appelle une ouverture du traducteur à un savoir qu'il n'a pas encore, c'est la nécessaire exploration de l'objet à traduire par étapes et progressivement.

<sup>2</sup> Michel Foucault (1994), « La vie : l'expérience et la science », in *Dits et écrits*, vol. 4, Paris, Gallimard, pp. 774-775.

Dans la communication orientée, le message est généralement un objet présent devant le traducteur comme objet à connaître. Certes, il peut être un texte électronique mais cela n'enlève rien à son caractère sensible, concret, d'objet-à-traduire. Le problème n'est donc pas dans l'objet mais dans la manière de l'appréhender. C'est là que l'image du « cube traductologique » est utile (Guidère 2008).

Cette image permet de saisir la complexité du processus de traduction dans la communication orientée. Le cube possède, en effet, six faces mais il n'est possible d'en voir que trois à la fois. Les faces accessibles au traducteur sont celles de ses propres conceptions, de ses propres perceptions et de ses propres intentions. Mais il doit nécessairement retourner le cube pour voir les conceptions, les perceptions et les intentions des « Autres », ceux qui parlent à travers le texte source.

Ce processus dynamique correspond fondamentalement à une activité réflexive en perpétuel ajustement. Il permet de mieux comprendre le lien qui unit *le monde subjectif* des traducteurs aux *données objectives* des messages à traduire. Dans la communication orientée, le sujet traduisant procède à une analyse en trois temps qui représente les trois grandes phases logiques et chronologiques dans l'élaboration d'une traduction.

La première phase est celle de l'analyse des *concepts* présents dans le message source. Elle concerne les idées développées et les notions centrales qui structurent l'objet-à-traduire. Dans cette phase, il s'agit de décortiquer la compréhension des mouvements du texte en référence aux acquis antérieurs du traducteur. Les

mots employés dans le texte original ne correspondent pas nécessairement aux objets connus du traducteur dans sa langue maternelle, mais ils permettent par analogie le déclenchement du processus traductionnel. La conjonction des significations textuelles et mentales autorise le déchiffrement et l'interprétation du texte mais elle doit être réalisée de façon consciente et consciencieuse.

La deuxième phase est celle de l'analyse des *percepts* que déclenche le texte source. Elle concerne l'effet des mots présents dans le message à traduire sur les facultés du sujet traduisant et, au-delà, sur les récepteurs finaux du texte. Cet effet est un mouvement qui va des mots jusqu'au cerveau en passant par divers centres nerveux et mémoriels. Le mécanisme de la compréhension possède une dimension perceptive dans laquelle les éléments sémantiques du message interagissent avec les sens mémorisés par le traducteur pour aboutir à une impression particulière que celui-ci devra décider de rendre ou d'ignorer dans sa traduction.

La troisième phase est celle de l'*intention*, c'est-à-dire du choix d'une orientation à donner au message final. Elle concerne la mise en forme de la combinaison de « percepts » et de « concepts » issue des deux phases précédentes suivant une visée particulière, qu'elle soit de nature personnelle, collective ou institutionnelle. L'activité d'équivalence à proprement parler est le moment clé de cette phase intentionnelle parce qu'elle correspond précisément à l'assignation d'un sens téléologique, général ou particulier, observable au niveau macro ou micro textuel.

Ainsi envisagée, la traduction apparaît en définitive comme une communication d'essence analytique et éthique.

### Conclusion : l'exigence éthique

Envisager la traduction comme une communication orientée pose des problèmes éthiques. Qu'il s'agisse d'orientation argumentative inconsciente ou de manipulation discursive délibérée, le travail du traducteur doit être soumis à un questionnement rigoureux de ses postulats et de ses procédés. Le traitement que le message subit, tant au niveau micro que macro textuel, révèle au-delà des équivalences approximatives et des bonnes intentions, des conceptions et des perceptions différentes et parfois contradictoires, dont les enjeux débordent le cadre strictement langagier et traductionnel.

Dans *L'Épreuve de l'étranger* (1984), Berman estime que la réflexion sur la traduction est devenue une nécessité interne. La question éthique est intimement liée au « drame du traducteur », tiraillé entre deux pôles (l'œuvre et l'auteur ; l'auteur et le public). La réflexion éthique est également indispensable parce que les cultures résistent à la traduction – même si elles en ont besoin – par pur réflexe ethnocentrique. Or, l'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Cette éthique « positive » s'oppose, selon Berman, à une éthique « négative » qui cherche à détourner la traduction de sa visée humaniste en la mettant au service de visées idéologiques qui opèrent une négation de « l'étrangeté » de l'Autre ou de l'œuvre traduite. C'est pourquoi, le traducteur doit développer une « analytique » lui permettant de repérer les *systèmes de déformation*

qui menacent ses pratiques et opèrent de façon consciente ou inconsciente au niveau de ses choix de traduction.

Pym (1997) critique les insuffisances déontologiques des traducteurs, mais Meschonnic (2007) souligne les limites de cette approche purement déontologique axée sur l'acte de traduire au détriment du traducteur. Dans l'approche éthique de Meschonnic, la traduction apparaît comme la transformation d'une *forme de vie* par une *forme de langage* et vice versa. En d'autres termes, elle est un rapport d'interaction entre le langage et la vie. Pour lui, la traduction est un acte éthique parce qu'elle court-circuite l'opposition entre identité et altérité, et montre que l'identité ne se révèle que par rapport à l'altérité. C'est pourquoi Meschonnic (2007 : 8) estime, en définitive, que « l'éthique est politique ».

Cette dimension politique intrinsèque à toute interaction humaine démontre, si besoin est, le caractère impérieux d'une *veille informationnelle* menée, de façon méthodique, concernant toutes sortes de messages et de discours touchant aux relations internationales et aux contenus culturels. Une telle veille doit être d'essence analytique et critique parce qu'elle touche aux conceptions, aux perceptions et aux intentions des locuteurs dans les différentes langues et cultures mises en contact, dans l'information diffusée mondialement, par le biais de la traduction.

On peut même établir une *cartographie de l'information* disponible à un moment donné en fonction de son codage linguistique (qui diffuse l'information dans quelle langue ?) et de son orientation communicative (comment parle-t-on dans telle langue de tel objet ou sujet ?). Cartographier l'information disponible sur un sujet

particulier, revient à analyser la nature et le contenu des liens discursifs existants entre divers pôles de la diffusion en plusieurs langues.

Dans ce contexte multilingue, veiller à ce que l'identité de l'Autre ne soit pas déformée par des discours manipulateurs relève d'une exigence proprement éthique. En l'absence d'une veille informationnelle consciente et responsable, il est difficile de débusquer ces systèmes de déformation qui peuvent se mettre en place et saper les efforts visant l'intercompréhension entre les peuples et les cultures. Bref, si l'on veut consolider la paix et la sécurité dans le monde, il faut se donner les moyens d'une véritable *veille éthique* sur les questions sensibles de notre temps.

## Bibliographie

- Anscombe J.C. et Ducrot O. (1983), *L'Argumentation dans la langue*, Paris, Editions Mardaga.
- Anscombe J. C. (1995), « La nature des topoï », in J.C. Anscombe (éds), *Théorie des topoï*, Paris, Kimé, pp 45-70.
- Berman A. (1984), *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard.
- Bourdieu P. (1979), *La distinction. Critique sociale du jugement*, Les éditions de minuit, Paris.
- Deleuze G. (1981), *Logique de la sensation*, Paris, Seuil.
- Diki-Kidiri M. (1996), « La métaphore comme base culturelle de conceptualisation et source de néologismes terminologiques », in Katchouri A. et al., Editions du CNRS.
- Ducrot O. (1991), *Dire et ne pas dire*, Paris, Editions Hermann.
- Eco (2007), *Dire presque la même chose*, Paris, Grasset.
- Eco U. (2004), *Mouse or Rat? Translation as Negotiation*, London, Phoenix.
- Fairclough, N. (2001), *Language and Power* (2<sup>nd</sup> ed.), London, Longman.
- Foucault M. (1990), *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, FL.
- Gentzler E. (1993), *Contemporary Translation Theories*, London and New York, Routledge.
- Guidère M. (2000), *Publicité et traduction*, Paris, L'Harmattan.
- Guidère M. (2008), *La Communication multilingue : traduction commerciale et institutionnelle*, Paris et Bruxelles, De Boeck Université, collection Traducto.
- Hatim B. and Mason I. (1997), *The Translator as Communicator*, London and New York, Longman.
- Hoeck L. H. (1980), « Sémiosis de l'idéologie dans Claude Gueux de Victor Hugo », in *Degrés*, 24-25, 1980-81, 1-21.
- Kelly L. (1979), *The True Interpreter : A History of Translation Theory and Practice in the West*, New York, St. Martin's Press.
- Kristeva J. (1969), *Recherches pour une sémanalyse*, Seuil, Paris.
- Langacker R. W. (1991), *Concept, Image and Symbol, The Cognitive Basis of Grammar*, Berlin, Mouton/De Gruyer.
- Lefevre A. (1992), *Translation, History, Culture : A Sourcebook*, New York and London, Routledge.
- Meschonnic H. (1986), « Alors la traduction chantera », in *Revue d'Esthétique*, n°12.

Meschonnic H. 2007, *Éthique et politique du traduire*, Paris, Editions Verdier.

Moeschler, J. (1985), *Argumentation et Conversation : Éléments pour une analyse pragmatique du discours*, Paris, Crédif-Hatier.

Nida, E. A. (1951). "A system for the description of semantic elements", in *Word* 7 (1) : 1-14.

Niranjana T. (1992), *Siting Translation : History, Poststructuralism and the Colonial Context*, Berkeley, University of California Press.

Penrod L. (1993), "Translating Hélène Cixous : French Feminism (s) and Anglo-American Feminist Theory", in *Traduction, Terminologie, Rédaction (TTR)*, n°6 (2).

Pym A. (1997), *Pour une éthique du traducteur*, Canada : Presses de l'Université d'Ottawa.

Robyns C. (1994), « Translation and Discursive Identity », in *Translation and the Reproduction of Culture*. Ed. Clem Robyns. Cetra, Leuven.

Sartre J. -P. (1940), *L'Imaginaire*, Paris, Gallimard.

Tymoczko M. (1999), *Translation in a Postcolonial Context. Early Irish Literature in English Translation*, Manchester, St. Jerome Publishing.

Venuti L. (1992), *Rethinking Translation : Discourse, Subjectivity, Ideology*, London and New York, Routledge.